
DIVISION ET RÉPARTITION
DE
LA POPULATION BERBÈRE AU MAROC

Par M. QUEDENFELDT

AVANT-PROPOS

L'ouvrage dont nous donnons la traduction a été écrit il y a déjà plusieurs années ; il a paru en 1888 et 1889 dans la revue *Zeitschrift für ethnologie*, de Berlin ; cependant il est toujours d'actualité. L'élément berbère représente la portion la plus importante de la population marocaine et aucun écrivain français ou étranger n'en a fait, jusqu'à ce jour, une étude approfondie. Les matériaux d'un pareil travail se trouvent dispersés chez un grand nombre d'auteurs. Quedenfeldt est le seul, à notre connaissance, qui ait donné une monographie des Berbères marocains.

Le texte de l'écrivain allemand présente quelques opinions qui nous ont paru susceptibles d'être discutées ; mais nous n'avons pas voulu entrer dans cette voie qui eût pu nous conduire loin ; d'autre part le domaine actuel de nos connaissances géographiques nous aurait permis de compléter divers renseignements donnés par l'auteur, notamment en ce qui concerne la région touatienne (que Quedenfeldt rattache au Maroc) ; mais nous avons simplement voulu faire œuvre de traducteur et non de critique, et nous avons évité d'alourdir ce travail en le chargeant de notes qui auraient constitué un nouveau texte à côté de l'original.

Nous avons cherché, comme l'auteur, à reproduire, chaque fois que la chose était possible, la prononciation des mots arabes et berbères ; cependant nous n'avons fait aucune distinction entre le *h* doux ه et le *h* dur ح, ni entre le *kef* ك et le *kàf* ف ; nous avons

adopté le système de notation le plus usuel pour le χ et pour le ξ que nous avons représentés respectivement par *kh* et *gh*.

* * *

M. Quedenfeldt, ancien officier de l'armée allemande, a étudié spécialement l'Afrique du Nord, le Maroc, l'Algérie, la Tunisie; mais c'est le Maroc surtout qui a fait l'objet de ses investigations. Nous donnons ci-après la liste de ses ouvrages, dont plusieurs, comme on le verra, sont de simples communications aux sociétés savantes. Il avait projeté d'en publier d'autres et, dans ses écrits, il annonce souvent qu'il complètera dans un travail ultérieur les renseignements qu'il donne sur certaines questions; mais il n'a pas pu mener à bonne fin l'œuvre qu'il avait entreprise: il est mort à Berlin, en 1891, des suites d'une fièvre qu'il avait contractée sur la terre d'Afrique.

Un autre illustre voyageur allemand, Gerhard Rohlfs, a consacré à Quedenfeldt un article nécrologique dans la *Deutsche Rundschau für Geographie und Statistik*, Jahrg. XIV, 3, p. 140-142.

* * *

Publications de M. Quedenfeldt

Nahrungs, — Reiz — und Kosmetische Mittel bei den Marokkanern (*Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*, mars 1887).

Pfeifsprache auf der Insel Gomera (Idem, décembre 1887).

Mittheilungen aus Marokko und dem nordwestlichen Saharagebiete (*Jahresbericht der geographischen Gesellschaft zu Greifswald*, 1888).

Eintheilung und Verbreitung der Berberbevölkerung in Marokko (*Zeitschrift für Ethnologie*, Berlin, 1888 et 1889).

Die Corporationen der Ulèd Sidi Hammed-u-Mùssa und der Ormà im südlichen Marokko (*Verh. der Berl. anthrop. Gesellsch.*, juillet 1889).

Verständigung durch Zeichen und das Gebardenspiel bei den Marokkanern (Idem, mai 1890).

Die Bevölkerungselemente der Städte Tunis und Tripoli (*Ausland*, 1890, n^{os} 16-19, 25-27, 29).

Braüche der Marokkanern bei hausliche Festen and Trauesfallen (*Ausland*, 1890, n^{os} 36 et 37).

Wie die Udaïa Mohammedanen wurden (*Ausland*, 1890, n° 41).

Das türkische Schattenspiel in Magrib (*Ausland*, 1890, n°s 46 et 47).

Krankheiten, Volkmedizin und abergläubische Kuren in Marokko (*Ausland*, 1891, n°s 4, 5 et 7).

Aberglaube und halbreligiose Bruderschaften bei den Marokkanern (*Verh. der Berl. anthr. Ges.*)

Beitrage zur Kenntniss der Staphylinidenfaune von Südspanien, Portugal and Marokko,

On sait que la population du sultanat du Maroc se compose actuellement de deux grandes parties essentielles, les Berbères et les Arabes. Les habitants appartenant à la race berbère ou libyque, qui autrefois possédaient seuls le territoire énorme qui va de la Mer Rouge jusqu'aux îles Fortunées des anciens, les Canaries d'aujourd'hui, sont habituellement désignés comme les « aborigènes » de ces contrées. Cependant, les monuments mégalithiques et monolithiques (dolmen, menhir, galgal, cromlech, etc.) qu'on a trouvés en plus ou moins grand nombre dans diverses parties de l'Afrique du Nord et au Maroc, permettent de conclure qu'il existait peut-être une population autochtone encore plus ancienne.

On ne trouve plus de descendants des envahisseurs phéniciens, carthaginois, grecs, romains et vandales, bien que leurs invasions aient laissé des traces qui persistent encore. Seules les irruptions répétées des Arabes, qui commencèrent au milieu du VII^e siècle, eurent des résultats si durables qu'elles firent accepter la foi mahométane par toute la population berbère de l'Afrique du Nord et amenèrent les deux races à vivre l'une auprès de l'autre et même à se fusionner, dans certains cas. Un assujettissement proprement dit ou une absorption des

Berbères par l'élément arabe n'a pas eu lieu, au Maroc du moins, jusqu'à nos jours.

Il ne convient pas d'introduire dans le cadre du présent travail des réflexions en vue de déterminer à laquelle des grandes familles ethniques il faut rattacher la race berbère.

Les recherches anthropologiques et linguistiques qui ont pu être entreprises jusqu'à présent dans ce sens par des hommes compétents n'ont conduit à aucun résultat. Tout au plus pouvait-on observer et examiner de près les Berbères algériens de la Grande et de la Petite Kabylie, du Djurdjura (1) et de l'Aurès depuis la conquête de ce pays. Naturellement ce sont, à côté de quelques étrangers, les archéologues, ethnologues et linguistes français en première ligne qui se sont occupés théoriquement et pratiquement de ces questions. C'est dans les écrits de Barth, Carette, Daumas, Duveyrier, Judas, Faidherbe, Stanhope-Freeman, Hanoteau et Letourneux, E. Renan, de Rochemonteix, de Slane, M. Tissot, Topinard (2) et autres, que celui qui veut s'instruire en détail sur l'origine des Berbères, leurs dialectes, leur histoire, etc., trouvera de riches matériaux. Plusieurs de ces publications sont éditées dans des revues d'anthropologie et autres périodiques scientifiques français ; je parlerai encore de quelques-unes d'entre elles. Ainsi que je l'ai dit, on n'a pas encore établi si les Berbères appartiennent au groupe indo-européens ou au groupe sémite. Dans la *Revue de l'Orient* (1857), le Dr Judas essaie de montrer que les langues berbères doivent être rattachées à un groupe qu'E. Renan propose d'appeler « langues chamitiques » et qui doit englober le kopte et les langues non sémitiques de Nubie et d'Abyssinie. Déjà Ibn Khaldoun et d'autres historiographes mahométans

(1) Les indigènes prononcent *Djerdjera*, avec l'accent tonique sur la première syllabe et l'e muet dans les deux.

(2) La plus grande partie des œuvres de ces auteurs se trouve dans la Bibliothèque royale de Berlin.

se prononcent contre un rattachement des langues berbères aux sémitiques.

Quand on parle des « Berbères » en général, il faut l'entendre, à peu près comme l'appellation de « Germains » ou de « Romains », dans son sens le plus large. Il existe, par exemple, entre un Berbère de l'oasis de Siouah et un Berbère marocain du Rif des différences aussi grandes, sinon plus, dans la manière d'être, la langue, les us et coutumes, qu'entre un Allemand et un Norvégien, ou entre un Portugais et un Roumain.

Même parmi les Berbères du sultanat de Maroc, qui habitent relativement si près les uns des autres, il existe, comme j'essaierai de le montrer dans la suite, des différences si considérables qu'ils semblent être répartis en trois groupes principaux qu'il faut bien différencier.

Il appert de là combien peu autorisés sont certains auteurs qui revendiquent des caractères particuliers pour les Berbères en général, par exemple qu'ils sont plus susceptibles de culture que les Arabes, moins fanatiques qu'eux, et ainsi de suite. Cela a pu se vérifier par les expériences des Français chez les Kabyles d'Algérie ; mais je doute fort que ces phrases puissent s'appliquer aussi aux Touareg, aux Brèber (Berâbir) du centre du Maroc et à d'autres peuplades berbères. Lesquelles de ces peuplades connaissons-nous suffisamment pour avoir le droit d'émettre à leur sujet un jugement qui puisse être basé sur l'étude approfondie d'un peuple à tous les points de vue ?

Il paraît nécessaire de faire ressortir spécialement ce point, parce que c'est une erreur très générale, de jeter dans un seul moule tous ces éléments infiniment variés de la race berbère et de leur opposer la collectivité arabe.

Avant que je ne passe à une observation plus particulière de la population berbère actuelle du sultanat de Maroc, il importe de placer préalablement une courte

communication au sujet des habitants de la province romaine appelée Maurétanie tingitane (1). C'est d'eux que vient l'étymologie de beaucoup de noms qui existent encore, bien que la forme en ait été modifiée. Je suivrai ici M. Tissot (2), le savant archéologue français qui, pendant un séjour de plusieurs années dans un poste diplomatique, comme représentant de la France au Maroc, eut l'occasion de faire de très précieuses et très savantes recherches dans ce pays.

Les plus anciens textes grecs donnent à tous les peuples de Maurétanie de race blanche — par opposition aux Ethiopiens — le nom de Libyens Λιβυες. Ce nom a été remplacé plus tard par : Maurousiens ou Maures, désignations que nous trouvons chez Strabon (3) et Pline (4). Nous savons par le premier de ces deux auteurs que le nom de « Maures » était employé par les indigènes eux-mêmes ; on y retrouve vraisemblablement le mot sémitique « Ma'ourim » dont la traduction exacte est le mot arabe « el-gharbaoua » — gens de l'Ouest — nom que se donnent à eux-mêmes aujourd'hui les Marocains. Pline ajoute que les tribus maures, décimées par la guerre, ne comptaient que quelques familles et que la nation dominante était celle des Gétules, qui se partageait elle-

(1) Il faut naturellement s'abstenir ici d'une peinture complète de l'histoire de l'État du Maroc. On consultera à cet sujet : Høst, Graberg de Hemsoe, A. L. Schlozer, ainsi que beaucoup d'autres écrits anciens et modernes et ouvrages historiques sur le Maroc.

(2) Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres première série, ix, Paris, 1878 : *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie tingitane*, p. 309. — Tissot avait, avant les professeurs Mannert, Movers, C. Muller et autres qui se sont occupés du même objet, la connaissance de l'arabe du Maghrib ; son long séjour dans le pays lui avait fourni l'occasion de faire, sur place, des études pratiques.

(3) xvii, iii ; Οἰκοῦσι δ' ἐνταῦθα Μαυροῦσιοι μὲν ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων λεγόμενοι, Μαῦροι δ' ὑπὸ τῶν Ῥωμαίων καὶ τῶν ἐπιχωρίων, λιβυκὸν ἔθνος μέγα καὶ εὐδαίμων.

(4) v, ii : *Gentes in ea, quondam præcipua Maurorum, unde nomen, quos plerique Maurusios dixerunt.*

même en Banioures et Autololes ; une fraction de ces derniers, les Vesuns, s'enfuit dans le sud, chez les Ethiopiens, et y forma un peuple particulier (1).

Ptolémée nous donne une énumération complète des diverses tribus maurétaniennes et de leurs résidences. La côte du détroit de Gibraltar, formant aujourd'hui les districts d'« Andjèra » et de « Haouz » était habitée par les *Μεταγωνῖται* ; celle de la mer ibérique, le Rif, par les *Σωκόσσιοι* ; plus au sud se trouvaient les *οὐερουεῖς*. Encore aujourd'hui, il y a sur le versant sud du Rif un district d'Ouarga.

En allant du nord au sud, à partir du pays des Metagonites, on rencontre les *Μάσικες*, les *Οὐέρβικαι* ou *Οὐέρβεικες*, les *Σαλίνσαι*, les *Καῦνοι*, les Cauni de Fl. Cresconius Corippus, puis les *Βακουᾶται* et les *Μακανῖται* que nous retrouvons dans l'Itinéraire d'Antonin sous les noms de Baccavates et Macenites Barbari (2).

Au sud des *Μακανῖται* se trouvent une autre fraction de *οὐερουεῖς* et les *οὐολουβιλίανοι*, qui habitent le mont Zerhon. Puis viennent les *Ἰαγγαυκανοί* ou *Ἀγκανκανοί* et les *Νεκτίβηρες* séparés par le *Πυρρὸν μεδίον* des *Ζεγρήνσιοι* et des *Βανιοῦβαι*, Baniurœ de Pline ; et enfin les *οὐακουᾶται*, qui ne sont visiblement qu'une fraction des *Βακουᾶται* cités plus haut.

La partie orientale de la Tingitane est entièrement habitée par les *Μαυρήνσιοι*, et une fraction des *Ἐρπεδιττανοί*, dont la capitale Herpis se trouvait dans la Phocra.

Aethicus donne aux Autololes de Pline le nom d'« Autoles » et nous dit que de son temps on les appelait « Galaudae » (3).

(1) v, 11: *Attenuata bellis, ad paucas recidit familias... Gætulæ nunc tenent gentes, Baniuræ, multoque validissimi Autololes; et horum pars quondam Vesuni, qui avulsi his propriam fecere gentem, versi ad Æthiopas.*

(2) *A Tingi Mauritania, id est ubi Baccavates et Macenites Barbari morantur.*

(3) *Tingi Mauritania ultima est totius... ab occidente habet Atlantem montem; a meridie gentes Autolum quas nunc Galaudas vocant, usque ad Oceanum Hesperium contingentes.*

Isidore de Séville, en reproduisant les données géographiques d'Aethicus, ne mentionne pas cette identité des Autololes et des Galaudae qu'il appelle Gaulales (1).

Quelque pénible que paraisse, au premier abord, une aussi longue énumération de noms, elle n'en offre pas moins un grand intérêt au point de vue ethnologique.

Beaucoup de noms de ces peuplades mauritaniennes se retrouvent dans les listes des tribus berbères que nous ont laissées les géographes et les historiens arabes du moyen-âge, ou existent encore aujourd'hui. Les Bacuatœ, Macenites, Autololes sont certainement les Berguâta, Miknâssa, Aït-Hilâla du Maroc actuel et le nom de Mazices doit de même être identifié avec « Mazîgh ».

Ce mot (sing. Amazîgh, plur. Imazîghen) avec ses diverses variantes (2) est la désignation que se donnent à eux-mêmes comme nom de peuple les Berbères du nord-ouest africain. Graberg de Hemsœ (3) soutient que ce nom signifie dans leur langue : noble, distingué, illustre, libre, indépendant, et équivaut au german ou à l'allemand « frank » et au moscovite « slav ». D'après Sabatier (*Soc. d'Anthrop.*, 1881) ce mot devait signifier « agriculteur » (?) (4). En modifiant ce mot par l'addition d'un *t* au commencement et à la fin, selon la règle de formation des féminins berbères, on obtient « tamazight » qui désigne aussi bien la langue des Imazighen qu'une femme de cette race.

La dénomination de « Berber » que les Arabes du

(1) Orig. *ivx, v : Mauritania Tingitana... a meridie Gaulalum gentes usque ad Oceanum Hesperium pererrantes.*

(2) Cf. Hanoteau, *Introduction à la grammaire Kabyle*, ainsi que les intéressantes déductions de G. Wettstein dans l'année 1887 des actes de la Soc. d'Anthrop. de Berlin, p. 37 et 38.

(3) *Das Sultanat Moghrîb-ul-Aksa*, etc., traduction du manuscrit italien par A. Reumont, Stuttgart et Tübingen, 1833, p. 47.

(4) E. Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, Paris, 1886, t. xi, p. 442.

Maghrib emploient au pluriel sous la forme « Brêber » (Berabir), sing. « Berberi » présente plusieurs étymologies. La plus connue est celle qui la fait dériver du latin barbari (Βάρβαροι), expression par laquelle les Romains désignaient les sauvages et cruels habitants de l'Afrique du Nord, dépourvus de toute culture. Cependant les historiens arabes du moyen-âge, Ibn Khaldoun et autres, ne nous laissent aucune communication de laquelle il résulte qu'ils aient connu cette étymologie. Les origines arabes de cette expression semblent buri-nées sur des jeux de mots. Ibn Khaldoun, traduit par de Slane (1), donne la suivante : « Leur langage est un idiome étranger, différent de tout autre, circonstance qui leur a valu le nom de Berbères. Voici comment on raconte la chose : Ifricos, fils de Caïs-ibn-Saïfi, l'un des rois du Yémen appelés Tobba, envahit le Maghreb et l'Ifrikia et y bâtit des bourgs et des villes après en avoir tué le roi El-Djerdjis. Ce fut même d'après lui, à ce que l'on prétend, que ce pays fut nommé l'Ifrikia. Lorsqu'il eut vu ce peuple de race étrangère et qu'il eut entendu parler un langage dont les variétés et les dialectes frappèrent son attention, il céda à l'étonnement et s'écria : « Quelle berbera est la vôtre ! » On les nomma Berbères pour cette raison ; le mot « berbera » signifie en arabe « un mélange de cris inintelligibles » ; de là on dit, en parlant du lion, qu'il berbère, quand il pousse des rugissements confus. »

Léon l'Africain (2) dit, p. 8 : Les Blancs qui demeurent là maintenant sont appelés Elbarbar, et ce nom doit provenir, selon quelques-uns, de Barbara qui signifie en arabe gronder, parce que la langue des Africains produit

(1) *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, par Ibn Khaldoun, traduite de l'arabe par M. le baron de Slane, interprète principal de l'armée d'Afrique. Alger, 1852, t. 1, p. 168.

(2) *Description de l'Afrique*, par Jean Léon l'Africain, traduit de l'Italien, etc, par G. W. Lorsbach, t. 1, Herborn 1805.

aux Arabes le même effet que les cris inarticulés des animaux.

Selon d'autres, Barbar est formé du redoublement du mot arabe Bar, le désert. Lorsque le roi Afrikos (racontent-ils) fut battu par les Assyriens ou par les Ethiopiens, et voulut fuir vers l'Égypte, les ennemis le poursuivirent partout ; impuissant à se défendre, il demanda à ses gens ce qu'ils lui conseillaient de faire pour leur salut. Pour toute réponse ils lui crièrent « El Barbar » c'est-à-dire au désert ! au désert ! pour indiquer qu'ils ne connaissaient pas d'autre moyen de salut que la fuite au delà du Nil, dans les déserts de l'Afrique.

Graberg de Hemsœ enfin, donne encore, d'après les auteurs arabes, une troisième origine du mot, lorsqu'il dit, page 48 : « Il paraît néanmoins que le nom de Berber, qui signifierait en arabe terre ou pays de Berr, vient d'un homme de ce nom, fils, selon les généalogistes arabes, de Kis et petit-fils d'Aïlam, un des rois pasteurs d'Égypte qui, obligé de se réfugier dans l'Afrique du Nord, donna son nom au pays ».

Quelque douteuse que soit, comme on l'a dit, la valeur de ces étymologies, leur existence semble cependant prouver que déjà avant l'arrivée des Grecs ou des Romains, la dénomination de « Berber » (sous cette forme ou sous une variante) était usitée dans l'Afrique septentrionale. Cela est en outre rendu vraisemblable par ce fait que, aujourd'hui encore, dans le Maroc méridional, une grande et puissante confédération berbère se donne à elle-même le nom de « Berâbir » ou « Bréber ». Serait-ce le cas si cette dénomination avait été employée tout d'abord par des étrangers, comme une injure ou une raillerie ?

Les Berbères marocains se partagent actuellement en trois grands groupes dont les pays sont indiqués par des couleurs différentes sur la carte ci-jointe. La division correspond exactement à celle que les Berbères et les Arabes font eux-mêmes dans le pays, et elle a pour

base des différences tranchées dans la langue, le type, les mœurs et les usages. On distingue : 1° le groupe du Nord, c'est-à-dire les Berbères de la côte méditerranéenne, dont la contrée est indiquée par la couleur verte ; 2° le groupe médian, les Berbères qui habitent au centre du pays, qui possèdent la région entourée de couleur rouge ; 3° le groupe du sud, les Berbères qui habitent la partie occidentale du grand Atlas, le pays au nord de cette chaîne jusqu'à Mogador et Marrakech et la contrée sise entre l'Atlas et l'Oued-Draa. Cette région est désignée par la couleur bleue ; dans ses parties les plus méridionales, on trouve à côté des éléments berbères de la population, de nombreuses tribus arabes nomades. En dehors de ces trois groupes principaux, dans lesquels certaines tribus se distinguent par de légères différences de dialectes, on peut encore montrer un quatrième groupe important qui engloberait essentiellement les habitants du Draa supérieur, ainsi que ceux du Tafilelt et du Touat.

Ici il s'est produit un mélange si profond des populations berbères arabisées, avec des éléments nigritiens, que ceux-ci ont conféré à l'ensemble de la population blanche de ce pays un caractère tout spécial (1). Le

(1) Ces méis sont appelés « Harâtin », sing. « Hartâni », (au nord de l'Atlas on emploie le pluriel « Hartânin »). Sur le Draa supérieur et moyen, ils portent le nom de Draoua (sing. Draoui). L'appellation « Bel Draoui » équivaut, dans la partie du Maroc situé au nord de l'Atlas, à une grosse injure, mais elle ne se rapporte plus à un mélange avec du sang nègre ; elle signifie plutôt : homme complètement informe et incivilisé. Par « Hartâni » on entend proprement, dans le Maroc septentrional, un nègre affranchi ou un mulâtre ; un nègre en général (indifféremment esclave ou affranchi) s'appelle Gnaoui (ou Guenaoui), pl. Gnaoua. « Bel Gnaoui » et « Bel Hartâni » sont de vilaines injures concernant l'origine. Bel est une contraction de Ben el, fils de. Une injure qu'on affectionne pour les nègres est aussi : Kimet-el-Milh (pron. Gimt el Milh) ; littéralement : prix ou équivalent du sel, parcequ'au Soudan les marchands d'esclaves troquent des nègres pour du sel. « Bel Atrouss » ou « Bel 'Ansiss », fils de bouc, insulte qu'on

Revue africaine, 46^e année. Nos 244-245 (1^{er} et 2^e Trimestres 1902). 7

même phénomène est répandu dans tout le bassin du Drâa, et personne ne doute plus que nous ne devions voir dans cette race métisse les Mélando-Gétules des anciens. Le nom de « Guezoula » le rappelle, nom que porte encore actuellement une puissante confédération berbère dans la partie occidentale du Maroc au sud de l'Atlas, ainsi qu'une Kabîla spéciale.

Au Touat et au Tidikelt(1), des éléments touareg viennent encore s'y ajouter. Je ne pourrais cependant pas assigner une place distincte au groupe formé par ce mélange. Au Tafilelt, les Berbères du 2^e groupe dominent, représentés par la puissante fraction des Aït-Atta (Brêber proprement dits), tandis que les habitants du Drâa se rapprochent davantage de ceux du 3^e groupe.

Quelque simple que paraisse ce partage en trois tronçons des Imazighen marocains, — partage ayant pour base, je le déclare encore, la distinction absolue faite par les indigènes mêmes, — il n'a encore été exposé, à ma connaissance, dans aucune publication sur ce pays. La plupart des voyageurs écrivent seulement sur les Berbères en général en les désignant bien comme des Chleuh (2) (avec une orthographe correspondant plus ou moins à la prononciation correcte); un petit nombre seulement, comme Grey Jackson, Washington, Graberg de Hemsœ, etc. font une distinction entre Brêber, ou Amazirghen (Imazighen) et Chleuh. Jackson donne un petit tableau de mots ayant la même signification dans ces deux langues, pour en montrer la différence. Mais ces auteurs ne mentionnent pas les Berbères du Rif (groupe 1) comme un groupe particulier.

Tout récemment ont paru deux très remarquables publications de deux officiers français, MM. J. Erck-

entend aussi donner fréquemment aux nègres, vient de l'odeur dont ils sont imprégnés.

(1) Mot berbère, signifiant en chilha : la paume de la main.

(2) Cf. sur l'étymologie de ce mot : Wetzstein, *loc. cit.*, p. 34 et 35

mann (1) et le vicomte Ch. de Foucauld (2); l'œuvre de M. de Foucauld, tout particulièrement, a une haute valeur géographique. Je reviendrai encore sur ces ouvrages. Au sujet de la division des Berbères marocains, question d'ailleurs à peine effleurée dans les deux ouvrages, les vues des auteurs français s'écartent essentiellement des miennes et aussi l'une de l'autre.

Erckmann tient aussi pour Berbères les habitants des plaines marocaines qui auraient seulement adopté dans le cours des siècles la langue et les mœurs des envahisseurs arabes, avec qui ils se seraient en quelque sorte fondus (3). La réalité est cependant toute différente. Les nomades des grandes plaines de l'ouest, dans les provinces de Abda, Doukkala, Ech-Chaouiya, dans la partie occidentale du Gharb, comme aussi à l'est, sur les frontières algériennes, les Ouléd-el-Hadj, Hallaf, Beni-Oukîl, etc., sont encore aujourd'hui les mêmes Arabes purs qu'au temps des invasions. Ils ne se sont pas mélangés aux Berbères, mais ont expulsé ces derniers de leurs résidences primitives et les ont refoulés dans les montagnes. Sur le groupement des Berbères marocains, Erckmann s'exprime très brièvement ainsi :

« On partage généralement les Berbères du Maroc en quatre groupes :

- » 1^{er} Ceux du Rif ;
 - » 2^e Ceux du centre, entre Fez et Maroc ;
 - » 3^e Ceux du Sous qu'on appelle Chleuh (ce nom s'applique quelquefois aussi aux autres Berbères) ;
 - » 4^e Ceux de Tafilet.
- » Ils parlent divers dialectes de la langue chelha (ces dialectes peuvent être ramenés à deux) ».

(1) *Le Maroc moderne*, Paris 1885.

(2) *Reconnaissance au Maroc*, 1888.

(3) « ... les premiers (les habitants des plaines) se sont trouvés sur la route de toutes les invasions, et ont pris la langue et les habitudes des Arabes venus d'Orient à diverses époques ». L. c. p. 7).

De Foucauld dit à ce sujet (p. 10) : « Les expressions de Qebaïl, Chellaha, Haratin, Berâber sont autant de mots employés par les Arabes pour désigner une race unique dont le nom national, le seul que se donnent ses membres, est celui d'Amazir (féminin Tamazirt, pluriel Imaziren). Au Maroc, les Arabes appellent Qebaïl les Imaziren de la partie septentrionale, ceux qui habitent au nord du parallèle de Fâs, ils donnent le nom de Chellaha à tous les Imaziren blancs résidant au sud de cette ligne (en d'autres termes, et plus exactement, les Imaziren du massif rifain sont appelés Qebaïl et ceux du massif atlantique Chellaha; la ligne de démarcation entre les deux noms est la large trouée qui sépare les deux massifs, celle qui conduit de Lalla-Marnia à Fâs et à l'Océan par la vallée du Sebou); celui de Haratin aux Imaziren noirs, Leucæthiopes des anciens; enfin celui de Berâber est réservé à la puissante tribu Tamazirt dont il est proprement le nom. M. le colonel Carette ne s'était pas trompé en disant que le mot de Berâber appliqué par les généalogistes arabes à toute la race tamazirt, devait être celui de quelque tribu importante de ce peuple, tribu dont on avait par erreur étendu le nom à toutes les autres. Cette tribu des Berâber existe toujours : c'est encore aujourd'hui la plus puissante du Maroc; elle occupe toute la portion du Sahara comprise entre l'Oued-Dra et l'Oued-Ziz, possède presque en entier le cours de ces deux fleuves, et déborde en bien des points sur le flanc nord du grand Atlas; elle est jusqu'à ce jour restée compacte et elle réunit chaque année en assemblée générale les chefs de ses nombreuses fractions : nous donnerons d'ailleurs sa décomposition. Dans le Sahara, dans le bassin de la Mlouïa, on est près de la tribu des Berâber; on la connaît, on n'a garde d'appliquer son nom à d'autres qu'à elle. Mais qu'on s'éloigne vers le nord, qu'on aille à Fâs ou à Sfrou, on trouve déjà la confusion. On entend généraliser le nom de la célèbre tribu du sud et l'appliquer indifféremment à

toutes celles des environs, qui parlent la même langue comme les Aït-Ioussy, les Beni-Ouaraïn (1), les Beni-Mgild, les Zaïan, etc., tribus que, mieux informés, les Arabes de Qçabi-ech-Cheurfa ou des Oulad-el-Hadj auront soin de n'appeler jamais que du nom général de Chellaha. Pour nous, suivant l'exemple des tribus limitrophes de Berâber, nous donnerons le nom de Qebaïl aux Imaziren que l'usage fait désigner ainsi, aux autres celui de Chellaha ou de Haratin, réservant celui de Berâber pour la seule tribu à laquelle il appartient ».

L'auteur n'envisage nullement ici les différences de langage et autres qui doivent servir de base pour un groupement des Berbères du Maroc, et que les Arabes eux-mêmes ont faites pour établir leur division de ces populations. Il ne s'agit pas ici des noms seuls. Il est très vraisemblable, comme je l'ai déjà déclaré, que les Arabes ont transmis à tout un groupe (le deuxième de ma classification) le nom de la puissante fraction berbère qui se nomme Bêrâbir ou Brêber (2) au sens propre. Cela n'est pas une confusion, comme le pense M. de Foucauld ; c'est parfaitement fondé sur des communautés de langue et d'habitudes. Un indigène des tribus que l'auteur veut classer exclusivement comme « Brêber » parce qu'elles se donnent elles-mêmes ce nom, les Aït-Atta, Aït-Hadidou, etc. (3), peut s'entendre avec un Berbère de la tribu des Guerouân, au nord-ouest du Maroc, avec facilité, sans interprète, tandis que cela ne lui est pas possible avec un Chilh, par exemple, de la province de Haha ou du Sous.

J'ai déjà parlé des Harâtin à la p. 7 et dans une note de cette page. Quant au mot « Kebâïl », il m'est

(1) Les Beni-Ouarghaïn, d'après mes informations, parlent arabe.

(2) Cette dernière orthographe découle de la prononciation maghribine, dans laquelle l'*a* fort, long, se transforme le plus exactement en *e* (ou *a*).

(3) Je donne plus loin des renseignements plus précis sur la division de ces « Brêber ».

resté complètement inconnu dans le sens que lui donne l'auteur (nom collectif des Berbères de mon 1^{er} Groupe). A ma connaissance, le mot arabe *Kebâil* ne signifie au Maroc que « tribus » (sing. « kabîla ») et a ce sens dans le pays entier, aussi bien chez les Berbères que chez les Arabes. Dans quelques régions du Maroc on trouve encore une forme du pluriel de ce mot qui est particulière au Maghrib : *Kabîlat*.

Le Marocain comprend surtout les idiomes suivants, qui sont parlés dans son pays : 1^o l'arabe, « el-arbîa », (el-arabîia), mot sous lequel il entend aussi bien l'arabe régulier du Korân que l'arabe vulgaire maghribin qu'on parle dans les villes et sur les plateaux. Il va de soi qu'on rencontre ici, comme dans toutes les langues, de petites différences de prononciation (je ne me souviens que de la prononciation de la lettre *tâ* comme le *z* allemand ou *tz*, dans le nord du Maroc), des provincialismes, etc. ; ce n'est pas ici le lieu de s'y étendre davantage. 2^o Le dialecte d'arabe maghribin très corrompu et mélangé de mots berbères, qui se parle dans le « Djebel » (Djibâl) : « el-djibelia ». Sous le nom de « Djebêl » (pluriel de Djebel qui ne signifie proprement que « montagnes ») on entend tout spécialement cette région montagneuse qui s'étend au sud de Tetouan jusque vers Ouazzân et Fâs, c'est-à-dire vers la partie orientale du Gharb. Les limites du « Djebêl » à l'Est seraient donc d'abord les montagnes du Rif, ensuite la ceinture du Seboû ; celle-ci en forme en même temps la limite méridionale. A l'Ouest, ce sont les plaines ou les basses collines du Gharb, qui forment la limite ; au Nord, la mer, car le district d'Andjera est également compris en majeure partie dans le « Djebel » (1). 3^o La langue des Berbères du Rif (groupe 1) « er-rîfia ». 4^o La langue des Bréber (groupe 2) « el-berberia ». 5^o La langue des

(1) Au cœur même de cette région, sur le Djebel-Alâm (montagne du drapeau) se trouve un sanctuaire mahométan très vénéré, la koubba du saint Moulay Abd-es-salâm ben Mchich († 1227).

Chleuh (groupe 3) « ech-chilha » qu'on appelle aussi par dérivation du mot Soûs, « es-soûssîa ». 6° La langue des nègres « el-gnaouîa », du substantif « gnaoui », nègre (1). 7° La langue des Juifs, hébraïque, « el ihoudîa » (de Ihoûdi, juif) (2); et enfin 8° les langues des Européens qui sont désignées au Maroc, qu'il s'agisse de l'allemand, de l'espagnol, du français, etc., par le mot « el adjmîa ».

Il est à peine besoin de mentionner spécialement que les Arabes, lors de leur première invasion, trouvèrent le pays entier, même les plaines, habité par des Berbères. Encore aujourd'hui, dans des régions d'où ceux-ci ont disparu depuis longtemps, beaucoup de noms de lieux rappellent les habitants primitifs: tels sont par exemple les noms des villes de Tetouan (3), Azemoûr (4), les ruines de Tit (5) non loin de Mazagan (6). Quant à la population parlant arabe, de la partie montagneuse du Maroc, elle est sans aucun doute, pour la plus grande partie, d'origine berbère. Telles sont par exemple les tribus des Beni-Hassan, Beni-Zerouâl, Beni-Ahmed, etc., dans le Djebêl, les tribus demeurant aux environs de Tessa (Teza ou Taza) Ghiyâta, Beni-Ouarghaïn, les Zoul (Dzoul, Atsoul), El-Abrans (El-Brans), Beni-Oulîd et autres. Ces tribus sont, à peu d'exceptions près, parmi

(1) « Gnaoui » ou « Guenaoui » : homme de Guinée.

(2) Correctement : « el-yehoûdia » (el-yehoûdiya) et « Yehoûdi ».

(3) « Tettaouin » (d'où le nom européen provient par imitation) signifie dans la langue des Berbères du Rif et du centre « yeux » ou « sources » ; ce nom est justifié par l'abondance des eaux de la ville. La tradition de la comtesse borgne, rapportée par Léon l'Africain et d'autres, n'a aucune valeur étymologique.

(4) En chleuh : olivier sauvage.

(5) Sing. de Tettaouin, par conséquent « un œil ». Grey Jackson, à la page 43 de son ouvrage: « An account of the empire of Morocco », etc., Londres, 1811, fait dériver ce nom de « Titus ».

(6) Le nom européen de cette ville bâtie en 1506 par les Portugais, doit être tiré de « Imazighen » ; les Arabes l'appellent le plus souvent « el Djedida », la Nouvelle, ou plus rarement « el Bridja », petit château, diminutif de « el Bordj ».

les plus sauvages et les plus indomptables de tout le Maghrib et elles se rapprochent beaucoup, par l'existence, les mœurs et les coutumes, des Berbères des groupes 1 ou 2. Il en est de même des tribus parlant arabe établies sur la frontière occidentale du pays des Brèber : les Beni-Ahssin (Hassin), Zâïr (1) (Izaïr), etc., dont quelques-unes, par exemple celles qui viennent d'être nommées, ont emprunté à leurs voisins les Zemour-Chilh et Zaïan l'habitude de porter de chaque côté de la tête de grandes boucles comme celles que portent les Juifs marocains (nouâder). Cependant la langue de toutes ces tribus ainsi que de diverses autres qui sont sur la limite orientale de notre deuxième groupe, et qui sont probablement d'origine berbère, est actuellement l'arabe. L'absence de toute recherche anthropologique antérieure et la faiblesse des connaissances que nous possédons sur ces tribus à tous les points de vue, excluent toute certitude au sujet de leur rattachement à l'une ou l'autre race ; nous ne pouvons donc que nous en tenir à la différence de langage.

Lorsque la prise de possession du Maroc par une puissance européenne rendra les recherches scientifiques plus faciles qu'elles ne le sont sous le régime musulman, beaucoup de ces doutes seront définitivement éclaircis.

Quoique l'opinion contraire soit soutenue dans la plupart des publications sur le Maroc, les contrées occupées par des habitants de langue arabe ont à peu près la même étendue que celles où l'on parle berbère. Mais si l'on ne veut pas envisager uniquement les différences de langage, on peut approuver Gerhard Rohlfs lorsqu'il dit : « et si l'on prend la carte à la main, on trouve que les Arabes ne possèdent qu'une très

(1) Foucauld déclare par erreur, à la p. 264 de son livre, que les Zâïr parlent tamazight. Je me suis convaincu à plusieurs reprises, en m'entretenant personnellement avec des gens de cette tribu, que ce n'est point le cas.

minime partie de cet empire : les Beni-Snassen, Garet et le Rif, au nord, ont une population berbère ; seuls le Garb, les Beni-Hassin, Anjera et la côte de l'Atlantique jusqu'à l'embouchure de l'Oued-Tensift sont habités par des Arabes ; toutes les autres régions que domine l'Atlas, au nord et au sud, sont occupées par des Berbères sédentaires ou nomades (1) ».

Les provinces côtières de l'Atlantique sont très étendues et se distinguent des plaines qui leur correspondent en quelque sorte à l'est du massif montagneux central, par la fertilité du sol. La petite carte des populations du Maroc, qui se trouve à la page 689 du tome XI du magnifique ouvrage de Reclus, est absolument inexacte lorsqu'elle désigne comme berbère toute la province de Chaouïa, à l'exception d'une très étroite bande de côte, ainsi qu'une partie des Doukkala. Là vivent, comme je l'ai déjà dit, des Arabes purs, et il ne peut même pas être question de Berbères arabisés, ce qui est en tout cas une conception très vague.

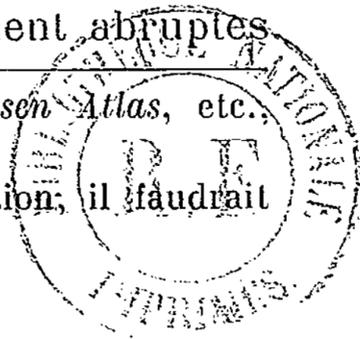
Je passe maintenant à une courte étude caractéristique de chacun des trois groupes. Bien que les matériaux réunis pour ce travail soient peu considérables, surtout au point de vue linguistique, ils pouvaient cependant offrir quelque intérêt par la raison que les Berbères marocains, à ma connaissance, n'ont pas encore fait l'objet d'une monographie.

I. — Groupe du Nord. — Berbères du Rif

Les Arabes désignent les Berbères du Rif par le mot « Rouâfa » (2) plur. de « Rîfi ». La côte que ceux-ci habitent est couverte de montagnes extrêmement abruptes

(1) *Reise durch Marokko, Uebersteigung des Grossen Atlas, etc.*
Brème, 1868, p. 26.

(2) Pour se conformer exactement à la prononciation, il faudrait écrire « Rouëffa »



et impraticables, qui ne se rattachent qu'indirectement au système du Grand Atlas et qu'on désigne sous le nom collectif de « Montagnes du Rîf ». Le district proprement dit « er-Rîf » (1) commence vers le petit oued Laou (Chechaouen appartient encore au « Djebêl ») et s'étend à l'Est jusqu'à l'Oued Kerd (Kert, Bou-Kerd), sur la rive droite duquel commence le district de Gart. Selon d'autres, les petits fleuves côtiers Ghis et Nekoûr (Nakoûr) forment les limites. Les noms de « Kerd » et « Gart » (Garet) (2) ont naturellement un rapport. Il n'est pas impossible qu'ils dérivent du mot arabe « Kard », singe, car tout le Rîf, ainsi que le Djebel Moussa à Ceuta, le « Apes-Hill » de nos cartes, servent de retraite à de nombreux *Pithecus Inuus* L. — Tissot (3) tente d'établir un rapport entre le Kert et l'antique *κράθις* de Mnaseas (Plin. xxxvii, xi : « ... Mnaseas Africæ locum Sicyonem appellat, et Crathin, amnem in Oceanum affluentem e lacu ») qu'on doit vraisemblablement identifier avec l'oued Sebou d'aujourd'hui.

Le district de Gart s'étend jusqu'au cours inférieur de la Moulouya (Mlouia, Milouia). A l'est de ce fleuve, jusqu'aux environs d'Oudjda, la ville frontière du Maroc vers l'Algérie, habitent les Beni Snassen ou Iznâten (4).

(1) Ce nom vient du latin *ripa*, c'est-à-dire côtes, rivage. L'orthographe Riff, au lieu de Rif, que l'on rencontre le plus souvent lorsqu'il s'agit des habitants de cette contrée, notamment dans le mot composé « Riffpiraten », est fautive.

(2) Foucauld, p. 387, 390 s.-q., écrit ce mot avec un gh; à ma connaissance il commence par un k; lettre qui, en maghrabin, est très fréquemment remplacée par g.

(3) *Loc. cit.*, p. 225.

(4) La dernière appellation, moins connue, est la forme berbère; la première, la forme arabe de ce nom de tribu. Celle-ci montre qu'elle appartient à la grande fraction historique berbère des Znâta ou Zenâta (on écrit habituellement Zenata ou Zeneten). Tombés aujourd'hui à un rang inférieur, les Iznâten formaient, au temps de l'invasion arabe, avec les Ghomèren, Mâsmouden, Schadjen (Zenaguen ou Zeneguen) et autres, une des plus puissantes confédérations. Dans la province ech-Chaouya existe encore

Cette grande tribu parle un dialecte dérivé de la langue berbère du Rif, dialecte qui, selon des renseignements que m'ont fournis les indigènes, doit être classé très près de celui des Berbères algériens de la province d'Oran.

Toute cette zone cotière, brièvement esquissée ici, n'est habitée que par des Berbères parlant le rifain, à l'exception seulement de quelques tribus de la basse région sise à l'embouchure du Kert, qui parlent arabe. La kabila de Zelouân (Selouân) m'a été signalée comme parlant arabe. Dans les montagnes situées au sud du massif du Rif, soit dans cette région, soit dans la haute Moulouya, on trouve diverses fractions berbères autrefois très puissantes, les Senhadja, Miknâssa, Haououâra, qui aujourd'hui parlent toutes arabe. Les Haououâra prétendent même être de race arabe. Des fractions homonymes de ces tribus suffisamment citées par les historiens arabes du moyen-âge ainsi que dans les ouvrages d'histoire européens, se trouvent aujourd'hui dispersées dans tout le nord-ouest africain jusqu'à la Sénégambie (1).

Les tribus les plus importantes du Rif et du Gart sont les Beni-bou-Ferah, Beni-Ouriaguel, Tinsamân, Beni-Touzin, Beni-Oulichk, Beni-Zaid, Guelaïan, Zelouân, Kib-dâna, Beni-Snassen (Iznaten), Beni-bou-Zagou (2). Tout

aujourd'hui une kabila Znâta, mais parlant arabe. — Des Zenâta est sortie la dynastie des Merinides ; des Senhadja celle appelée des Almoravides, plus justement « Merabitin » les attachés (à la religion), secte religieuse du nom de laquelle est aussi formé le mot connu « marabout ».

(1) Le fleuve « Sénégal » tire son nom européen des Senhadja ; Cf. : *Le Zénaga des tribus sénégalaises, contribution à l'étude de la langue berbère*, par le général Faidherbe, Paris, 1877, p. 4.

(2) Dans la traduction de Léon l'Africain par Lorsbach, on trouve quelques-uns de ces noms mutilés, par exemple Beni-Zahid, au lieu de Zaid, Beni-Gueriaghel au lieu de Ouriaguel, plus loin Zeuzean pour Chechâouen, Beni-Zarwol pour Zerouâl, Beni-Teuzin pour Touzin, etc.

à fait dans l'Est, à la frontière d'Algérie, sont quelques tribus sans importance, les Beni-Matar (arabes), Mehaïa (ar.), Zekara (berb.) etc.

Le Rif entier est presque complètement *terra incognita* ; on ne connaît exactement que sa côte demi-circulaire et les embouchures des fleuves, depuis l'année 1855 où une savante commission française, dirigée par Vincendon-Dumontin et Phaïde de Kerhallet, les a explorées (1). Les trois « Presidios », petites villes fortifiées, que l'Espagne possède sur cette côte — Peñon de Velez (2), Alhucemas (3) et Melilla — sont des places absolument sans importance et servent principalement de séjour à des criminels politiques et de droit commun (4). Les relations des Espagnols de ces presidios avec les indigènes sont unilatérales, c'est-à-dire que les premiers n'osent pas s'éloigner seulement à quelques kilomètres de la ville ; cela est même défendu de la façon la plus formelle par les autorités espagnoles, à la population composée presque exclusivement de fonctionnaires et de soldats, pour ne pas arriver à d'infructueuses complications avec le sultan du Maroc. Il y a quelques années à peine, c'était pour les Berbères du Rif comme une sorte de sport, de descendre de leurs montagnes pour venir fusiller les sentinelles espagnoles sur les remparts, comme s'ils tiraient à la cible. Il y a

(1) *Description nautique de la côte nord du Maroc*, Paris 1857.

(2) Le nom espagnol « Velez » vient du terme indigène « Badis ». Cette ville est sur l'emplacement de l'antique Parictina de l'Itinéraire d'Antonin. On l'entend aussi appeler souvent « Velez de la Gomera » (Ghomera), à cause de la puissante fraction berbère qui porte ce nom.

(3) En arabe « El-Mesemma » : « *ad sex insulas*, » des anciens. Graberg de Hemsœ (*loc. cit.*, p. 25) l'appelle « Hadjar-en-Nekour », Rochers du Nekour, à l'embouchure duquel la ville est bâtie sur un roc escarpé. Le nom Al-Hucemas, doit signifier en arabe, d'après le même auteur : « Lavande » (?).

(4) Nous ne parlons pas ici du quatrième grand presidio, Ceuta (Sebta), *ad Abilem* d'Antonin, qui se trouve en dehors du Rif.

cinq ou six ans, le gouverneur d'un de ces presidios subit un jour des voies de fait de la part des indigènes, et la seule satisfaction que l'Espagne obtint pour ce grave événement consiste en ceci, qu'elle dut relever l'officier en question. Le sultan qui, on le sait, n'est maître du Rîf que *in partibus*, ordonna une enquête ; cela fit rire les Berbères du Rîf ; quant à une punition des coupables, il n'en fut pas question. Il est palpable cependant qu'un tel incident, qui peut se reproduire chaque jour, constitue selon les circonstances un excellent *casus belli*. Tel fut le cas en 1859 : l'Espagne avait alors certaines raisons de vouloir la guerre avec le Maroc et elle profita d'incidents de ce genre, qui s'étaient produits à Ceuta, pour la provoquer. Mais si les Espagnols des presidios vivent pour ainsi dire complètement en quarantaine, ils doivent par contre permettre aux « Rifeños » (c'est ainsi qu'ils nomment les habitants du Rîf) de visiter leurs places, ne serait-ce qu'en vue du ravitaillement. Cependant le trafic est très peu important. A Melilla (berb. Mlila, la blanche) les relations se sont améliorées dans ces dernières années, depuis que les vapeurs des Messageries maritimes (ligne Marseille-Oran) y accostent, et que le sultan a soumis les tribus voisines : Guelaïa (Kelaïa) et Kibdâna.

Quelques Rifeños sont soldats au service de l'Espagne ; comme je l'ai vu à Ceuta, ils constituent un tout petit corps dans le genre des zouaves ; on les appelle « Moros del rey ».

L'autorité et la puissance du sultan du Maroc dans le Rîf n'ont donc que des bases très faibles. Quoiqu'appartenant nominalemeut à cet empire, les Rîfains sont, de fait, indépendants ; ils ne fournissent pas de soldats et ne paient presque pas d'impôts, si ce n'est, occasionnellement, sous la forme de contributions volontaires ou de présents. Moulay Hassan a aussi, sur un petit nombre de points de tout ce district côtier, des kaïds ou des gouverneurs qui, où qu'ils se trouvent, n'ont

rien de mieux à faire que garder le silence. Ces traces d'une administration marocaine se trouvent dans les parties orientales de cette région, au Gart, chez les Beni-Snassen, etc. Ce sont surtout les cheikhs des tribus jadis indomptées qui ont été nommé kaïds, à leur soumission, après quelques heureuses « harkas » ou expéditions militaires du sultan. Le sultan actuel, depuis son avènement en 1873, a fait trois expéditions vers la côte septentrionale. La première, entreprise en 1875, avait pour but le Rîf proprement dit, entre l'Oued-Lau et l'Oued-Nekour. Une chanson de soldats faite sur cette expédition et intitulée « el-harka ler-Rîf » (1) est encore souvent chantée par les « Askar ». Moulay Hassan se montra en cette occasion très doux et conciliateur. Il ne pénétra pas dans l'intérieur du pays, qui est impraticable, se conduisit partout avec circonspection et parvint ainsi à ne pas verser de sang sur toute sa route, autant du moins que j'ai pu en apprendre à ce sujet. L'impression qu'il produisit sur les Berbères du Rîf doit avoir été très favorable. On raconte qu'en certains endroits la vénération et l'enthousiasme ont même atteint un tel degré que le peuple a déchiré le burnous du sultan, bénévolement abandonné par celui-ci, en petits morceaux qu'il emportait comme une sorte de talisman. Depuis cet essai de pénétration que Moulay Hassan n'avait entrepris que pour montrer à son peuple et aux puissances européennes qu'il était maître aussi dans cette partie de son royaume, essai qui n'eut pas de conséquences pratiques, le sultan n'est plus retourné dans le Rîf proprement dit; mais il s'est avancé en 1876 vers les frontières nord-est de ses États. Là, il soumit les Beni-Snassen et Beni-Bou-Zegou, ainsi que les Kibdâna. Avec l'aide des derniers, il attaqua au retour les Ghiyâta (2) qui

(1) Correctement : el-haraka il er-rîf, la harka vers le Rîf.

(2) Ce nom subit aussi, dans la langue vulgaire, comme les mots Fâs, Miknâs, Berâbir, Zenâta, etc., une modification de l'*â* long en *â* ou *ê*; on prononce donc Ghiyâta (Riâta).

lui avaient infligé, à l'aller, un rude échec. L'armée fut surprise dans un ravin sur la rive de l'Oued-Bou-Guerba ; on dit que les Ghiyâta avaient construit des écluses qu'ils ouvrirent tout-à-coup, et la colonne fut ébranlée par l'irruption des eaux du torrent. Les Ghiyâta eurent beau jeu dans le désordre général. Ils massacrèrent une grande partie des troupes du sultan ; celui-ci eut son cheval tué sous lui et même une partie de son harem fut sur le point d'être capturée. Les Ghiyâta firent un butin considérable et s'emparèrent même de quelques canons ; la défaite des troupes fut complète. Je donnerai, d'après Foucauld (1), quelques notes sur cette tribu, qui est l'une des plus indomptables et qui, selon l'expression des Marocains, « ne craint ni Dieu ni le sultan et ne connaît que la poudre ». La constitution de la tribu, qui peut mettre sur pied, au total, environ 3,000 fantassins et 200 cavaliers, est absolument démocratique. Elle n'a ni cheikhs ni chefs d'aucune sorte : chacun pour soi avec son arme. Cependant on y trouve, comme partout, certaines personnalités qui, par la sagesse, la bravoure, la richesse, ont acquis une influence prédominante. Actuellement, un certain Bel Khâdir, du village de Negert, est le personnage le plus influent. En outre, quelques chefs religieux : Moulay Edris Zerhon, Moulay Abderahmân, etc., et les Cheurfa de leur descendance, jouissent chez eux d'influence et de considération, surtout le premier de ces saints. Incontestablement d'origine berbère, les Ghiyâta parlent aujourd'hui arabe d'une façon presque générale. Ils habitent principalement un rude pays montagneux et se partagent en 6 fractions. Les hommes et les femmes de cette tribu sont en moyenne de haute taille ; les femmes sont continuellement dévoilées, les hommes vont tête nue, une mince corde de poil de chameau ou de coton enroulée autour du front et de la tête. Les deux sexes prisent — passion

(1) *Loc. cit.*, p. 33 et 34.

qui dans le reste du Maroc, est l'apanage des vieillards et des tolba ou scribes, surtout dans les villes. Les hommes des Ghiyâta sont en outre grands fumeurs de kif.

Les Beni-Snassen furent gouvernés d'une façon tout indépendante jusqu'en 1876, par leurs cheikhs héréditaires ; le sultan s'empara par ruse du dernier de ceux-ci, Hadj Mimoun ben El Bachir, qui était très estimé et aimé dans sa tribu, et le jeta en prison. Dans la même année, le sultan divisa cette tribu en quatre parties à la tête de chacune desquelles il mit un kaïd ; mais ces chefs n'en obtinrent qu'une obéissance très relative. Aux Beni-Bou-Zegou le sultan donna comme kaïd leur dernier cheikh Hamâdou.

En 1880, Moulay Hassan envoya au Gart son oncle Moulay el Amîn ; celui-ci, après une très longue harka, soumit les Guelaïa, qui depuis lors se trouvent dans une dépendance légère vis-à-vis du gouvernement marocain. Avec eux est épuisée la liste des tribus du Rîf soumises.

Un Tetâouni (habitant de Tetouan) civilisé et instruit, avec qui je m'entretenais un jour du caractère indomptable des Berbères du Rîf, disait à ce sujet que le sultan et toute la population n'avaient, dans le fond, aucune raison d'être mécontents de ce statu quo. Les sauvages Rîfains, dans leurs infranchissables montagnes, et généralement les irréductibles tribus guerrières de toute la partie orientale du pays, constituent la meilleure défense contre une occupation du Maroc par les Français d'Algérie.

Les mêmes raisons ont rendu impossible non seulement toute pénétration scientifique, mais même tout voyage d'Européens dans le Rîf, de sorte qu'on peut, avec juste raison, désigner ce pays comme un des moins connus de tout le continent africain.

Le résident français Tissot, aujourd'hui décédé, que nous avons maintes fois cité, pouvait être considéré comme l'homme qui connaissait le mieux le Rîf. Cepen-

dant ce qu'il savait lui-même de cette région marocaine provenait très peu d'observations personnelles, mais surtout d'informations indigènes très soigneusement choisies et sûres. Il y a quelques années, un autre Français, le vicomte Maurice de Chavagnac (1) tenta d'acheter à des Rîfains, à Tanger, un grand terrain sis au milieu du Rîf; peut-être même l'acquit-il en bonne et due forme. Il s'agissait alors, sous l'administration de l'intrigant ministre-résident français Ordega, d'une manœuvre politique en vue d'exercer une pression sur le sultan, ou tout au moins d'une spéculation sur la bourse de Sa Majesté Chérifienne. On avait espéré, ainsi que je l'ai appris de source digne de foi, que, conformément à des précédents analogues, le sultan, par sa crainte bien connue de complications avec des Européens, se verrait engagé, par l'établissement de l'un d'eux au Rîf, à se rendre acquéreur de l'immeuble en question pour un prix beaucoup plus élevé. Mais cela n'eut pas lieu. Il y a peu de temps, l'affaire en était encore restée à ce point, que M. de Chavagnac était un grand propriétaire foncier dans le Rîf, mais ne pouvait accéder à sa propriété ni par mer ni par voie de terre. Le Sultan proteste contre toute accession par mer, parce qu'il n'existe pas de douane sur la côte du Rîf; en général, aucun port n'est ouvert au commerce sur la côte septentrionale du Rîf, et la voie de Maroc par terre est trop dangereuse.

Le peu que nous sachions sur les Berbères du Rîf n'a donc pas été appris dans leur pays même, mais est le résultat de l'observation des Rîfains qui vivent en dehors de ce pays et des informations recueillies auprès d'eux. A Tanger, tout particulièrement, séjournent déjà un grand nombre de ces individus qui ont abandonné

(1) Chavagnac est un des rares Européens qui aient fait la route de Fas à Oudjda (par Tessa). Cela lui fut possible grâce à des recommandations du Chérif d'Ouzân. Je suis rentré à Tétouan et à Tanger en compagnie de Chavagnac; celui-ci a sa résidence dans cette dernière ville.

leurs foyers les uns pour fuir des vengeances, les autres pour chercher du travail. Le « jus talionis » est en usage, selon la coutume mahométane connue, chez tous les Berbères et Arabes du Maroc, mais de la façon la plus rigoureuse chez les Berbères du Rîf ; une affaire ne s'arrange là que très rarement, presque jamais, avec de l'argent. A Tetouan également, qui est la ville marocaine la plus rapprochée du Rîf, on trouve beaucoup de gens de ce pays. Ceux-ci voyagent surtout beaucoup, et c'est une particularité qu'ils partagent, ainsi que je l'ai observé, avec les Chleuh, mais pas avec les Berbères du groupe central. Ils se déterminent facilement à aller chercher du travail, pour un temps plus ou moins long, dans les pays voisins : Algérie ou Tunisie. J'en rencontrai des troupes entières à Alger et à Médéa, où ils travaillaient surtout comme terrassiers et étaient considérés comme actifs et adroits. En général, comme peut s'en convaincre tout voyageur qui visite Tanger, les Berbères du Rîf sont de taille moyenne, robustes, larges d'épaules. Très souvent on rencontre parmi eux des individus aux cheveux blonds-flasse ou roux, avec des yeux bleus, dont beaucoup, avec leur cou court, le visage large, rond ou moyennement ovale, les maxillaires saillants, etc., rappellent tout à fait le type ordinaire des paysans de l'Allemagne du Nord.

On a beaucoup écrit et discuté, mais jusqu'à présent sans aucune conclusion précise, sur cette ressemblance particulière qui se rencontre aussi dans la Kabylie algérienne. Je cite seulement : Aucapitaine, Bruce, Carette, H. Duveyrier, Faidherbe, Guyon, O. Houdas, Henry Martin, Masqueray, Périer, Playfair, Shaw, Tissot, Topinard. Les uns soutiennent que ce teint blond est un attribut de tous les peuples vivant à l'origine dans de hautes montagnes, même dans les contrées du sud, et que par conséquent il n'est pas particulièrement remarquable chez les Berbères. D'autres l'attribuent à des influences étrangères et à des mélanges qui se sont

produits dans la période historique. D'autres encore considèrent les Berbères blonds comme des restes de la race qui, dans les temps préhistoriques, a érigé les monuments mégalithiques que l'on retrouve, et qui était d'origine septentrionale. Tant que des recherches approfondies d'anthropologie et de linguistique ne pourront pas être faites dans ce sens, la question, ainsi que tant d'autres, demeurera sans solution, si elle est encore à résoudre.

Mon opinion au sujet des habitants du Rîf est que le phénomène en question doit être attribué à l'immixtion d'éléments venus du nord, qui sont les Vandales sortis de la péninsule ibérique en 429 ap. J.-C. Quoique nous sachions que le gros des Vandales a débarqué sur le sol africain beaucoup plus à l'est, il est cependant bien possible et même vraisemblable que de petites fractions aient débordé dans le Rîf, et ici, dans ces vallées sans issues, dans cette contrée certainement peu peuplée, ils ont pu multiplier leur race ou du moins influencer d'une façon très intime sur les éléments qui existaient déjà. En qualité de septentrionaux, le rude climat des montagnes du Rîf favorisa leur acclimatation. Une particularité me semble en tout cas venir à l'appui de cette théorie. Puisque nous devons admettre à l'origine une souche commune pour tous les Berbères, nous ne pouvons attribuer les différences qui existent actuellement entre leurs divers groupes, au point de vue du type, du langage, des us et coutumes, qu'à des influences étrangères auxquelles ils ont été plus ou moins soumis. Pourquoi ne trouve-t-on pas trace d'éléments blonds chez les Chleuh qui vivent cependant, en partie, dans des montagnes encore plus hautes, dans le Grand-Atlas? C'est là un fait que doit reconnaître quiconque a voyagé dans le pays des Chleuh. Je n'ai moi-même pas vu un seul individu blond parmi des milliers de ces Berbères, tandis que chez les Berbères du Rîf, à Tanger, Tétouan, etc., la proportion entre les blonds et les bruns

est d'environ 2 : 5. La population blonde de la Kasba d'Agourai, dans le pays des Beni-Mtir (groupe 2) doit être rattachée, comme nous le verrons, à d'autres origines. Comme toutes les invasions qui sont arrivées au Maroc, depuis les Phéniciens jusqu'aux Arabes, sont venues du Nord ou du Nord-Est, le Rîf avait à supporter leur premier choc ; les influences étrangères ne parvinrent pas du tout, ou parvinrent seulement par des détours (et alors elles étaient très affaiblies), jusqu'aux régions montagneuses de l'intérieur. De même la présence d'éléments blonds parmi les Guanches des Canaries, les représentants les plus occidentaux du grand peuple berbère, doit s'expliquer par des éléments septentrionaux importés jusque là. Ici surtout, dans ces îles fermées, tous les mélanges étrangers se sont opérés avec bien plus d'intensité et de persistance que sur le continent voisin, où ils se dispersaient davantage. Nous pouvons donc admettre que longtemps avant l'invasion des Arabes dans le Maghrib, il existait déjà des différences essentielles entre les insulaires berbères et leurs parents continentaux.

Au sujet des Berbères blonds d'Algérie, E. Reclus (1) expose ce qui suit dans un court résumé : « Ils sont nombreux dans l'Aurès et surtout près de Khenchela et dans le Djebel-Chechar ; dans l'ensemble de la province de Constantine, ils forment, d'après Faidherbe, environ un dixième de la population totale. Les Denhadja, qui habitent dans une petite vallée appartenant au bassin du Safsaf (2), au sud-est de Philippeville, prétendent descendre d'ancêtres blonds, quoique des croisements avec leurs voisins aient introduit chez eux beaucoup d'yeux et de cheveux de couleur foncée. Ils s'appellent eux-mêmes « Ouled-el-Djouhala » fils de païens, et il n'y a pas encore longtemps qu'ils érigeaient sur les

(1) *Loc. cit.*, p. 380 s. q.

(2) Oued-Safsaf = rivière des peupliers blancs.

lieux de sépulture de leurs morts des blocs massifs où ils célébraient des cérémonies religieuses. Ce fait donne consistance à l'hypothèse de certains savants qui attribuent la construction des monuments mégalithiques d'Algérie à des peuples blonds venus du nord par la péninsule ibérique et le détroit de Gibraltar. On a aussi voulu voir dans ces Africains blonds des descendants des mercenaires romains, spécialement des Gaulois et des Germains que les Romains avaient placés ici pour la défense de leur frontière du sud. Selon d'autres auteurs, les Vandales, repoussés par Bélisaire en 533 dans les montagnes de l'Aurès, n'auraient pas complètement disparu. Grâce à la hauteur des montagnes, ces immigrants septentrionaux se seraient accoutumés au climat africain, et les frères des Scandinaves figureraient maintenant parmi les Berbères algériens. »

L'auteur montre plus loin que, chez quelques tribus kabyles, par exemple les Ouléd-el-Askar, le type romain(1) et la tradition de l'époque romaine se sont complètement conservés. On sait que, avant la conquête de l'Afrique du Nord par les arabes, beaucoup d'habitants de ce pays professaient la religion chrétienne ou la religion juive. C'est de cette dernière époque romaine, où les montagnards de la province d'Africa envoyaient leurs évêques au concile, que provient, croit-on, l'usage qui subsiste encore aujourd'hui chez les Berbères de l'Aurès, de se visiter et de s'adresser des vœux le 1^{er} janvier (innâr) (2).

Au sujet des Berbères blonds du sultanat de Maroc, on lit seulement à la p. 688 que, parmi les Imazighen du Maroc, aussi bien que parmi les Chaouïa et Kabyles d'Algérie, on trouve des individus à cheveux blonds et

(1) On n'a malheureusement pas expliqué en quoi devaient consister les signes caractéristiques de ce type romain.

(2) Dans le Maroc même, chez les Arabes et encore plus chez les Berbères, les noms chrétiens des mois ne sont pas inconnus, bien qu'ils soient très déformés (par exemple « roucht » pour août, « choutembir » pour septembre, etc.)

aux yeux bleus. Mais, dans les contrées du centre et du sud, le type blond semble être très rare. Rohlf's dit qu'au cours de ses nombreux voyages dans cette région, il n'a remarqué qu'un seul individu qui se distinguât des autres par la nuance claire de sa chevelure. Dans le Rîf, c'est-à-dire dans la région côtière où se sont produites le plus souvent les invasions et les immigrations venant de la presqu'île pyrénéenne, on remarque des Berbères blonds en plus grand nombre. Tissot, lorsqu'il voyageait à proximité du Rîf, était étonné de rencontrer parmi les Berbères rîfains une aussi forte proportion de gens ayant une physionomie complètement septentrionale. Doit-on voir en eux, avec Faidherbe, les descendants plus ou moins mélangés de ceux qui ont érigé les monuments mégalithiques de la contrée ?

Au point de vue du caractère, les Arabes cherchent à représenter les Rîfains comme de véritables monstres de méchanceté, tandis que d'autres, par exemple les Espagnols, qui les prennent souvent à leur service, disent qu'ils sont en moyenne très fidèles et très sûrs. La vérité se trouve peut-être bien entre ces deux opinions. En tout cas, beaucoup de leurs mœurs, condamnables à notre point de vue, sont le résultat des relations et des conditions dans lesquelles ce peuple vit depuis un temps immémorial.

A l'intérieur du Rîf, les Arabes riches peuvent aussi peu voyager que les chrétiens, s'ils ne veulent pas courir le danger d'être complètement dévalisés ou assassinés ; et même une sauvegarde (*anâia*) qui procure parfois la sécurité, doit être fréquemment violée chez les Berbères du Rîf. Le fanatisme religieux ne joue là qu'un très faible rôle, — car les Rîfains ne sont pas des musulmans zélés, — mais ils ont surtout un amour immodéré du pillage et de l'antipathie contre tous les étrangers. Les Arabes disent : « Ne te fie jamais à un Rîfain ; si tu fais route avec lui, quand même il serait ton propre parent, fais-le marcher en avant, pour ne

pas tomber à l'improviste victime de sa méchanceté ».

Les Juifs sont très mal traités par les Rîfains ; aussi sont-ils très peu nombreux dans leur pays, la plupart habitent Tafersit.

Les Berbères du Rîf, peut-être à cause de leurs propres intentions qui sont souvent mauvaises, sont aussi très méfiants vis-à-vis des autres. Ils ne permettent jamais, par exemple, que quelqu'un, pour examiner leurs armes à feu qui sont toujours rigoureusement chargées, les saisisse en mettant le doigt près de la détente ; en général, ils voient très à regret un étranger prendre en main leurs armes. Cela vient absolument de ce qu'ils craignent que l'on n'utilise le moment où ils sont sans défense pour employer l'arme contre eux-mêmes. Les hostilités et les batailles perpétuelles, non seulement entre les diverses tribus, mais souvent même entre les familles, ont inculqué aux individus cette insurmontable méfiance contre tous et contre chacun. Parmi les Rîfains qui sont à Tanger, beaucoup, comme je l'ai déjà dit, ont abandonné leur foyer par crainte d'une vengeance, et ils vivent dans la peur constante d'y être recherchés et tués par un membre du parti ennemi.

Lorsque je me trouvais à Tanger pour la première fois, en 1880, ne connaissant pas encore ces détails, je faillis avoir l'occasion de les apprendre pratiquement d'une façon très peu agréable. J'allai un jour me promener en dehors de la ville avec un peintre suisse qui habitait le même hôtel que moi. Nous rencontrâmes un Rîfain qui m'intéressa particulièrement par l'étrangeté de son aspect, de ses vêtements et de son armement. Nous nous approchâmes de lui, lui offrîmes des cigarettes, et le peintre lui adressa quelques paroles en mauvais arabe. Pendant ce temps, j'étendis involontairement le bras comme pour saisir la crosse d'un des grands pistolets à pierre qu'il portait à ceinture. L'homme bondit alors en arrière avec une expression si menaçante, en

mettant lui-même la main à la crosse de son arme, que je fus complètement surpris et je ne sus pas tout d'abord comment j'avais excité sa colère. Le Suisse, qui vivait déjà à Tanger depuis six mois, me l'expliqua.

Les Rîfains se distinguent par un costume et un armement particuliers, qui diffèrent de ceux des deux autres groupes, mais se rapprochent beaucoup de ceux des Djebêla. C'est pourquoi les étrangers qui ne restent que quelques jours ou quelques semaines à Tanger et ne regardent pas exactement les différences, confondent toujours ces deux catégories. Le Djebeli par exemple porte de préférence la gaine en drap rouge, souvent garnie d'un galon d'or, de son long fusil à pierre, enroulée autour de la tête comme un turban, tandis que le véritable Berbère du Rîf va toujours tête nue et ne rabat le capuchon de sa djellâba (1) sur la tête que si le temps est mauvais. Ce vêtement, sorte de large pardessus en forme de sac, avec des manches amples et courtes, et jamais sans capuchon, est typique pour la partie du Maroc située au nord de l'Atlas. Il varie, non dans sa coupe, mais dans l'espèce et la couleur de l'étoffe, selon la localité et les ressources de son propriétaire. Le citadin élégant, par exemple, porte une djellâba de drap bleu sombre, d'un prix élevé, importé d'Europe, tandis que le Rîfi et le Djebeli portent plutôt des djellâbas brunes ou grises, rayées de noir ou de brun, très fortes et résistantes, en tissu de laine. Tous deux aiment à orner leurs djellâbas de broderies bariolées en drap et souvent en laine.

Le Rîfain porte toujours une petite queue tressée sur

(1) Dans maintes contrées on entend aussi appeler ce vêtement « Djellabia ». — Déjà Léon l'Africain (*loc. cit.*, p. 318) en fait mention en ces termes dans sa description du pays « Errif » : « Les habitants sont tous vêtus d'un sac en laine, rayé de noir et de blanc et ressemblant aux couvertures que l'on voit en Italie. Ils sont pourvus de capuchons qu'ils tirent sur la tête, de sorte qu'au premier regard on les prendrait plutôt pour des animaux que pour des hommes. »

le côté droit de l'occiput, tandis que le Djebeli ne le fait que dans son enfance et, plus tard, selon la coutume générale des Musulmans, se rase complètement la tête.

Également pour ce qu'on appelle le jeu de la poudre, lab el-bâroud, les Berbères du Rif ont d'autres habitudes que les Djebêlas parlant arabe. A Tanger on peut observer presque tous les jours cet usage qui est employé dans les mariages, circoncisions et fêtes religieuses.

Pour de telles occasions, les villageois des montagnes viennent en ville, la plupart naturellement viennent du district d'Andjera qui est voisin ; mais il en vient de plus loin. On se rassemble à un emplacement désigné, habituellement sur le grand Sôk (place du marché) devant la porte supérieure de la ville. Chaque homme est porteur de son long fusil, bourré d'une si forte charge de poudre qu'à chaque détonation on croit entendre un coup de canon ; avec l'accompagnement de quelques musiciens on entre en ville dans une formation que nous pouvons caractériser par l'expression vulgaire de « marche des oies ». La musique ferme la marche ; elle se compose invariablement (dans tous ces usages les Marocains sont extrêmement conservateurs), de deux instruments : une clarinette appelée « gheïta » à laquelle on arrache, en gonflant les joues, les sons les plus aigus, les plus criards et les plus nasillards, et un grand tambour sans ornements, ou plus exactement une timbale « tebel » (tbal), dont on frappe la face supérieure avec un marteau en bois tenu dans la main droite, tandis que la main gauche, armée d'une mince baguette, frappe la face inférieure. A certains moments on fait halte, un cercle se forme, les armes sont d'abord balancées diversement, et ensuite déchargées contre le sol, simultanément si possible. C'est ainsi que procèdent les Djebêla ; les Rifains au contraire, se placent non en cercle, mais sur deux rangs, à peu près comme nous pour la contredanse, se faisant vis-à-vis ; les deux

rangs se traversent quelques fois en poussant un cri éclatant, vibrant, semblable au cri bien connu des femmes mahométanes, dans les manifestations de joie ou de tristesse, puis ils déchargent leur armes. Pendant cette attaque des deux rangs l'un par l'autre, ils tiennent leurs armes comme nos soldats pour l'escrime à la baïonnette.

Outre les grands fusils à pierre, de forme arabe, à crosse large, qui se fabriquent beaucoup à Tetouan, l'armement des Berbères du Rif comprend encore des pistolets dits de cavalerie, également à pierre. En dehors de ces deux armes à feu qui ne sont pas en usage uniquement dans le Rif, les Rifains ont encore un long poignard à lame droite très effilée et pointue dont la poignée a une forme spéciale. Cette arme, d'une longueur de 2 pieds à 2 p. 1/2, est exclusivement particulière au Rif et les Arabes l'appellent « Seboula rîfia », poignard rîfain.

Un très singulier instrument de musique du genre de la cornemuse « zammer » (zammâra, flûte), deux cornes reliées par une peau de bête, est également spécial au Rif.

Les Berbères du Rif ne sont pas sans avoir chez eux une certaine industrie grossière qui, à la vérité, est loin d'approcher celle des Chleuh, qui est très développée, mais qui surpasse celle des « Brèber ». Elle se borne principalement à la fabrication de grossières étoffes de laine pour leur habillement et des outils de labour et des meubles les plus simples. Dans le Gart, on prépare d'excellentes meules de pierre. Les tapis renommés dont la fabrication est généralement attribuée aux Beni-Snassen, ne viennent pas de ceux-ci, mais des Beni-Bou-Zegou. Les Rifains vivant à Tanger passent pour des maçons habiles. Les Berbères du Rif ne sont pas nomades ; ils sont sédentaires et, à l'exception de quelques tribus de la contrée la plus orientale de leur pays, ils vivent, non sous la tente, mais dans des maisons de pierre ou de

bois formant de petits villages. Ils pratiquent beaucoup la pêche sur la côte et l'élevage des abeilles dans les montagnes inférieures. Les Rîfains étaient autrefois très fameux comme écumeurs de rivages, et aujourd'hui encore ils ne se feraient aucun scrupule de dévaliser un navire et son équipage, qui aurait le malheur d'échouer sur leur côte. Mais ils n'ont jamais été des pirates agressifs, comme par exemple ceux de Raḥat et de Selâ.

Les Berbères du Rîf mangent souvent la chair du sanglier, contrairement à la règle mahométane qui pourtant est observée habituellement d'une façon si stricte au Maroc. D'après Léon l'Africain (1) ils doivent aussi avoir fait un usage considérable du vin, au seizième siècle. Mais que, comme quelques voyageurs le prétendent, diverses tribus rifaines ne pratiquent pas la circoncision, cela m'a été démenti de tous côtés dans le pays, même par les Berbères qui ne manquent cependant jamais une occasion de médire des Rîfains.

Selon les relations de Tissot et de Duveyrier, dont l'exactitude doit être considérée comme très douteuse, il doit encore se trouver dans les vallées fermées du Rîf, quelques exemplaires du Korân écrits en anciens caractères berbères (2). Des Chleuh dignes de foi m'ont raconté à moi-même qu'il existe au Sous quelques exemplaires

(1) *Loc. cit.*, p. 308 : « Les habitants (du Rîf) sont courageux et vaillants, mais adonnés à l'ivrognerie d'une façon peu commune et mal habillés. Là se trouvent peu d'animaux, sauf les chèvres et les ânes ; il y a cependant une grande quantité de singes. Il y a peu de villes ; les châteaux et villages se composent de misérables bâtiments à un étage, semblables à des étables d'Europe. Les toits sont couverts en paille et en mauvaises écorces, etc. ». Plus loin, dans la description de diverses montagnes du pays « Errif » (il entend toujours par « montagne » la région habitée par une tribu), Léon parle déjà de la culture de la vigne qui était alors pratiquée dans le Rîf.

(2) Les seuls caractères berbères que l'on connaisse actuellement sont ceux employés par les Touareg. Voyez les grammaires de cette langue par Stanhope-Freeman, Hanoteau, etc.

du Korân traduits en chilha (langue des Chleuh), mais écrits en caractères arabes. Cela serait également une chose très curieuse.

Le principal massif montagneux du sud de ce pays tire son nom de la famille berbère historique des Senhadja, et se partage en deux chaînes appelées Senhadja-Seghir et Senhadja-Rdradou.

Le terme berbère caractéristique « aït » (1), qui est habituellement employé pour désigner les tribus, semble ne pas être en usage du tout, ou seulement d'une façon très rare chez les Rîfains, et être toujours remplacé par les mots arabes de même signification « Beni » ou « Oulêd ».

Grey Jackson (2) estime très arbitrairement la population du Rîf à 200,000 têtes.

Capitaine H. SIMON.

(A suivre).

(1) Aït = fils, descendance. Au sing. = Ou.

(2) *Loc. cit.*, p. 26.